

L'art et la honte : Entretien avec Geoffroy de Lagasnerie

Noé Gross

Numéro 102, printemps 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96188ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions Esse

ISSN

0831-859X (imprimé)

1929-3577 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gross, N. (2021). L'art et la honte : Entretien avec Geoffroy de Lagasnerie. *Esse arts + opinions*, (102), 94–95.

L'art et la honte : Entretien avec Geoffroy de Lagasnerie

Noé Gross

Deux sujets caractérisent l'approche de Geoffroy de Lagasnerie en tant que sociologue : la réflexion sur les modèles théoriques qui façonnent nos catégories de pensée et nos catégories politiques, et l'étude de figures contemporaines qui inspirent un renouvellement de ces catégories. Ayant ainsi travaillé successivement sur les conditions de l'innovation intellectuelle, les nouvelles figures de la révolte et les narrations des systèmes de jugement et de pouvoir, il cultive également, et depuis longtemps, un intérêt pour la production et la réception des œuvres, spécialement dans les rapports qu'entretiennent les producteurs de biens symboliques avec la politique, en prolongeant les propositions de la sociologie de la culture de Pierre Bourdieu.

Noé Gross Vous avez publié *L'art impossible* en 2020, dans la collection « Des mots » d'Édouard Louis, aux Presses universitaires de France, qui assume de donner à lire des pensées encore fragiles et en construction dans de courts textes qui ébauchent, sinon des livres à venir, en tout cas des formes d'intervention découlant d'une certaine nécessité. Quelle a été la nécessité d'écrire ce livre ?

Geoffroy de Lagasnerie Je dirais qu'il en va pour moi d'une sorte de nécessité interne de mon travail et de ma trajectoire. J'enseigne dans une école d'art et donc la question du rapport à la pratique artistique occupe nécessairement une place importante dans mon espace mental. Dans tous mes livres, j'essaie d'aller le plus loin possible dans la mise en question des valeurs et des impensés des différents systèmes de pouvoir qui constituent notre monde. Le système culturel

est un de ces systèmes. Comme je l'avais fait dans *Juger*, où j'essayais de montrer comment l'analyse sociologique nous entraîne vers une opposition à certains des concepts fondamentaux de l'appareil pénal, j'essaie ici d'interroger les socles axiologiques de l'art à partir de la sociologie et de l'éthique. D'ailleurs, je pense que l'art et la justice pénale sont en un sens les deux formes sociales les plus rituelles de nos sociétés.

NG En ouverture de votre livre, vous érigez la honte que Marguerite Duras éprouve vis-à-vis de la littérature, lorsqu'elle redécouvre son manuscrit de *La douleur*, en honte de l'art en général. En retrouvant un jour son journal écrit pendant la guerre, dans lequel elle raconte l'attente du retour de son mari interné dans un camp de concentration, Duras dit se trouver devant un désordre phénoménal de la pensée et du sentiment en regard duquel la littérature lui fait honte. Parlons du motif que cette honte soulève pour vous, et qui traverse presque l'ensemble de vos écrits, à savoir *l'interpellation sociologique* ou l'interpellation du « monde mauvais ». Cette honte, vous écrivez qu'elle est « le sentiment éthique par excellence » que tout artiste éprouve dans sa pratique esthétique.

GDL Oui, même peut-être plus que cela. La honte, c'est le sentiment à partir duquel toute personne humaine vit sa vie. Nous sommes confrontés tous les jours, à la télévision ou sous nos yeux, à des images de la mauvaiseté du monde : des gens qui dorment dans la rue, les migrants qui se noient, les enfants qui travaillent, la différence des espérances de vie selon les classes sociales... Ces réalités exercent une force interpellatrice et c'est en rapport à cette force que chacun se constitue – les artistes comme tout le monde. L'évaluation éthique des vies et des œuvres se déploie à partir de la question de savoir ce que nous faisons de cette honte. Est-ce que nous l'affrontons ou est-ce que nous la dénisons ? Les idéologies constitutives du champ artistique me semblent encore être très largement des tentatives de dénégation de la puissance de la honte.

NG L'illusion du geste artistique pur de tout contexte social a la vie dure. Vous êtes remonté contre les croyances collectives qui habitent le champ de l'art : la valeur intrinsèque, souveraine et suprême de la culture, l'autonomie et la pureté des pratiques, la préférence pour l'énigmatisme vis-à-vis du pédagogique, etc. Ce sont ces valeurs qui guident l'activité esthétique que vous souhaitez transformer, dans la mesure où elles refusent les modalités par lesquelles l'art est toujours en prise réciproque sur la société. Cependant, pour vous, cette condition d'enchevêtrement semble moins le lieu d'une

possibilité d'articulation et d'engagement que celui d'une remise en cause totale de la démarche artistique. Qu'ils se pensent comme esthétiques ou comme politiques, les projets artistiques échouent toujours à ce qu'ils prétendent incarner, renonçant à leur place dans le monde dans un cas et à leur efficacité pratique dans l'autre, d'où votre conception « impossible » de l'art dès lors qu'il tente de justifier sa valeur. Comment pouvez-vous effectuer cette mise en ordre de la création sous le signe du deuil, et ouvrir dans le même temps un espace de possibilité à l'art transformateur ?

GDL Justement, je ne sais pas trop. Je pense en effet que, si l'on va au bout d'un raisonnement sociologique et politique, on ne peut pas ne pas devenir sceptique sur la valeur de l'art. Comme le dit Pierre Bourdieu, il ne faut jamais céder au terrorisme de la culture, qui nous empêcherait d'interroger radicalement cette pratique sociale, sans se donner le droit de la mettre totalement en question – comme s'il fallait toujours, à la fin, au nom de notre humanité, la sauver. Mon but n'est pas, en ce sens, et pour reprendre votre formule, d'ouvrir « un espace de possibilité », mais plutôt d'aller au bout de l'identification des impossibilités – puis de laisser aux artistes la tâche de s'en saisir pour réinvestir un art honnête.

NG Milo Rau, que vous mentionnez dans le livre et qui est directeur artistique du théâtre NTGent, a proposé en 2018 le « Manifeste de Gand ». Ce manifeste vise un théâtre dont le but n'est plus seulement de représenter le monde, mais de le changer. Rau parle ainsi de faire vivre des espaces ou des « îlots » de résistance depuis lesquels penser l'utopie et incarner d'autres manières de faire. Il ne connaît peut-être pas cette notion foucauldienne d'hétérotopie, mais lorsque l'art, dans cet effort de rendre visibles et audibles la voix et la vie fragiles des marginaux relégués dans l'ombre de la représentation politique, « a lieu », ne nous permet-il pas d'échapper aux bords ombreux des utopies, d'aller chercher cette puissance de retournement du réel in situ ?

GDL Le théâtre est probablement une des rares formes esthétiques qui m'intéressent en ce moment et à cet égard, le théâtre de Milo Rau, de Thomas Ostermeier ou de Caroline Guiela Nguyen me semble le plus puissant. Mais à votre question je répondrai ceci : s'il s'agit de rendre visible ou audible la voix des fragiles et des marginaux, est-on certain que le théâtre soit la forme la plus puissante et pertinente pour le faire ? Un documentaire ou un livre comme *La misère du monde* de Bourdieu ne sont-ils pas beaucoup plus efficaces ? Et alors : quel est le sens d'accomplir ce geste au théâtre, si on peut le faire mieux autrement ? Quelle forme de renoncement ou de ritualisme est au principe de ce geste mutilé ? C'est un peu la question qui m'obsède : très souvent, on justifie l'art en invoquant des valeurs ou des objectifs qui, au fond, seraient sans doute accomplis beaucoup plus efficacement à travers d'autres pratiques. Et alors : où réside le surplus de l'art ?

NG Au début des années 1990, Gilles Deleuze disait de son époque qu'elle était « mauvaise », notamment en raison de la forme actuelle de la philosophie. Avec l'affaire Heidegger, il a fallu qu'un des plus grands philosophes se fourvoie dans le nazisme, comme si la honte devait entrer dans la philosophie. Désormais, tous les concepts sont souillés, on ne peut plus se permettre d'éviter cette honte qui nous met en décalage avec la forme présente de la philosophie. Ce qui manque aux philosophes, alors, pour Deleuze, c'est d'avoir honte de leur époque, des concepts dont ils héritent, en ce qu'ils ferment des possibilités de vie. Penser avec la honte, c'est être obligé de travailler avec ce trouble nécessaire : personne ne sera innocent. C'est peut-être dans cette façon

de vivre avec le trouble que réside le secret politique de l'art auquel vous aspirez ?

GDL Oui, mon livre aurait pu s'appeler *L'art, la honte*. Et la question se pose de savoir si un art qui se situe au-delà de la honte est possible... En tout cas, il est certain que c'est à partir de ce que vous appelez « ce trouble » que quelque chose comme une pratique artistique non inauthentique peut émerger.

NG Il y a un contraste désormais dans votre œuvre entre les ouvrages d'intervention brefs et cinglants et les livres de discussion théorique. Depuis vos premiers livres, vous posez en filigrane une question essentielle actuellement : dans quels espaces cherche-t-on à s'inscrire ? Quels lieux cherche-t-on à investir ? À quelles communautés s'adresse-t-on, et comment ? S'engager dans un espace, décider du public, c'est toujours décisif quant à la liberté d'objet, de ton et de style que l'on pourra assumer ; en d'autres termes, c'est déterminer sa pratique de la liberté. Face à la puissance du marché de l'art et des institutions, que pouvons-nous inventer ensemble – peut-être entre arts et sciences – contre notre impuissance et la mauveté du monde ? Quelles sont, selon vous, les formes par lesquelles les artistes pourraient déconstruire l'homogénéité des discours en art ?

GDL Je ne suis pas artiste et mon objectif est plutôt de lancer des défis aux artistes. Je ne suis pas très doué en réflexion formelle. En revanche, ce que je crois, c'est que la question des publics est très largement (pas uniquement, bien sûr) une question immanente à la pratique artistique – une œuvre touche celles et ceux qu'elle peut en vertu des dispositions qu'elle réclame pour sa consommation et des modes d'adresse qu'elle construit. Par conséquent, si les artistes veulent toucher d'autres publics, ils ne doivent pas seulement penser institutionnellement. Ils devraient surtout interroger, au moment même de la création de leurs objets, les dispositions qu'ils réclament. Aujourd'hui, l'attitude esthétique est très largement une prolongation dans le domaine esthétique de l'habitus bourgeois (même dans certaines formes d'art qui se pensent marginales ou expérimentales), ce qui explique la contribution de l'art à l'exercice de la domination culturelle.

NG L'historien de l'art Daniel Arasse disait : « Je ne m'intéresse qu'aux œuvres qui m'intéressent. » Nous avons conscience des limites qu'une position d'extériorité par rapport à une pratique entraîne : comment, en ne prétendant à aucune autorité en matière d'art contemporain, trouver dans l'art du présent la relève des enjeux de la sociologie ? Pour le dire autrement, si vous pensez que la sociologie peut apporter quelque chose aux artistes – ce que vous appelez *la conscience politique* –, qu'est-ce que l'art et les artistes peuvent apporter à la sociologie, selon vous ? Ou encore, comment l'art oblige-t-il la sociologie autrement ?

GDL L'honnêteté me pousse à dire que je ne sais pas vraiment répondre à cette question, pour des raisons biographiques : je suis un auteur qui lit essentiellement, voire exclusivement, de la théorie. Je n'ai pas une pratique esthétique très nourrie – ne serait-ce que parce que le musée est une forme qui m'est très désagréable. Je sais que des auteurs comme Bourdieu ou Élias ont dit que des œuvres d'art avaient pu les influencer, mais pas moi. Parfois, j'ai l'impression qu'ils le disaient plus de manière posturale que réelle (et comme la sociologie est toujours délégitimée par rapport à la philosophie, ils avaient tendance à surjouer parfois ce que le champ réclamait en termes de reconnaissance du culte de la culture haute). Donc je ne saurais pas répondre à cette question autrement qu'abstraitement – c'est-à-dire fausement. ●